

Tina Muir

Bouquet Final

Tina Muir

Bouquet final

© Tina Muir, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-2835-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À bientôt vingt-huit ans, Agnès était devenue apprentie fleuriste par hasard.

Ou plus exactement, par nécessité. Payer le loyer, assumer seule les factures, rembourser le prêt étudiant. Des choses comme ça.

À la fin de son master en japonais, la majorité de ses gentils camarades de promo avait filé vers le Japon. Elle avait poussé le vice jusqu'à les accompagner à l'aéroport. Pourquoi se payer une séance SM hors de prix quand on peut se l'infliger soi-même ? On aurait dit un groupe de gamins en partance pour la colo de leur rêve. Bien sûr, ils se préparaient eux-aussi à trimer dans des petits boulots mal payés mais, au moins, ils seraient au pays du soleil levant et pratiqueraient la langue sur place. Elle, elle n'avait pas pris l'avion. L'argent manquait. La banque avait refusé de lui accorder un second prêt étudiant. Ses parents à la retraite vivaient chichement et ne pouvaient plus l'aider. L'envoi massif de CV n'avait rien donné. Restait à travailler et économiser. De toute évidence, son karma consistait à détester la facilité. Et elle était plutôt d'accord avec ça. Elle aimait s'accrocher, se battre, finir la course le mors aux dents et avoir la satisfaction de se dire que cette victoire-là, elle se la devait. A elle, et à elle seule. Mais pour l'instant, la victoire avait pris l'avion avec tous les autres. Et Agnès travaillait depuis trois ans chez la fleuriste en face du cimetière.

Elle hissa la couronne funéraire sur le comptoir.

— Toutes mes condoléances, dit-elle avec une empathie toute professionnelle.

— Ce sont des roses africaines, n'est-ce pas ? objecta la jeune femme en habits de deuil, j'ai vu un reportage à la télé. À cause de cette économie totalement inadaptée au climat, ils pompent les réserves d'eau disponibles et en privent les cultures locales.

— C'est possible, répondit-elle sans entrer dans le débat.

— Vous n'avez pas une charte éthique pour boycotter ce genre de produit ?

— Il y a les roses indiennes. Mais elles sont cultivées sur le même principe.

La cliente la toisa avec froideur.

— C'est combien ?

— Deux cent cinquante euros.

Elle eut un petit rire pincé.

— On comprend pourquoi ce petit trafic perdure.

Agnès la suivit du regard pendant qu'elle rejoignait le cortège, à l'entrée du cimetière, sa *chère* couronne sous le bras. Parfois, dans les moments de découragement intense, elle s'imaginait passer sa vie entière dans cette boutique et finir un jour, de l'autre côté de la route. *Grosso modo* à 9 713 kms, 6 035 miles et 5 241 milles marins de Tokyo.

Elle se remit au travail. Elle devait encore confectionner deux couronnes dans la matinée. Elle vissa ses écouteurs et se mit du japonais dans les oreilles. Elle l'écoutait et le parlait à voix basse pour ne pas perdre l'entraînement. Habitude grâce à laquelle elle avait acquis une certaine réputation de bizarrerie auprès des habitués du quartier. Ceux-ci ne comprenant évidemment pas un traître mot de ce qu'elle baragouinait. Toutefois, ils l'acceptaient avec bienveillance. Ainsi qu'on aurait pardonné au simple du village d'être ce qu'il est.

Peut-être parce qu'on lui avait accordé tant de liberté dans son travail – où elle associait la pratique du japonais avec la manipulation des fleurs —, peut-être parce qu'elle avait déjà en elle cette sensibilité qui ne demandait qu'à s'épanouir, Agnès s'était découvert une véritable vocation pour l'art floral japonais, l'Ikebana. Depuis, elle se renseignait sur internet, dévorait tous les livres disponibles sur le sujet. Sa décision était prise. Elle apprendrait les techniques de ce métier passionnant ! Certes, aux antipodes de sa culture d'origine, mais qui rejoignait si bien sa sensibilité artistique et son attrait pour le Japon qu'elle se demandait comment elle n'y était pas venue plus tôt.

À la boutique, elle créait désormais des bouquets d'un genre nouveau, cherchant inlassablement à donner une signification plus profonde à ses compositions. Sa patronne l'avait encouragée dans cette démarche. Bien que ses œuvres ne soient pas présentées à la vente, elles étaient exposées. Certes, entre les couronnes funéraires et les vases en céramique... mais il s'agissait d'un bon début ! Et même si les clients, généralement pressés de récupérer leur commande, s'en détournèrent assez rapidement, ils avaient au départ suscité leur

curiosité, ce qui, à ce stade, suffisait à Agnès pour l'encourager. Elle croyait à ce qu'elle tenait. Ce mince fil de rêve orienterait sa vie. Elle en était certaine.

Cependant, l'enthousiasme ne faisait pas tout. Aucun tutoriel sur *You Tube* ne parviendrait à la faire s'imprégner du zen du shintoïsme, pilier fondamental de cet art floral unique en son genre. Tout un éveil des sens qui lui demeurerait pour l'instant totalement hermétique. Là encore, elle s'était renseignée. Les cours d'apprentissage à Paris existaient mais les plus prestigieux affichaient des tarifs trop élevés pour sa bourse, ce qui retarderait d'autant plus son départ pour le Japon. Tout compte fait, elle voulait se rendre à la source, apprendre cet art millénaire auprès des natifs. Surtout si elle comptait un jour l'enseigner elle-même. Ce qui la ramenait à sa problématique de départ. Trouver l'argent pour accomplir son rêve.

La clochette de cuivre de la porte tinta.

Stella entra. Agnès sourit à la nouvelle venue. Elle appréciait beaucoup Stella. D'origine américaine, elle parlait un français impeccable avec juste une pointe d'accent. Ce qu'elle aimait le plus chez elle ? Que cette octogénaire téméraire et déterminée entre sans complexe chez le fleuriste en face du cimetière ! Nombreuses étaient les personnes de son âge qui, par superstition, évitaient soigneusement les lieux et préféraient commander par téléphone. Pas Stella. Le cimetière ne lui faisait pas peur. D'ailleurs, elle s'y rendait régulièrement. Un carré pour animaux ayant fait son apparition au Nord de la ville, elle venait souvent lui commander un bouquet inspiré de l'Ikebana pour les tombes de ses chiawawas. Car Stella mettait un point d'honneur à offrir une sépulture à ses petits compagnons et à fleurir leurs tombes comme il se doit. Avec un point commun à tous qui n'étonnait plus une fois qu'on connaissait le personnage.

Ils s'appelaient tous Teddy.

Agnès retira ses écouteurs.

— Bonjour, Stella.

— Bonjour, ma chérie. Tu m'offres un café ?

Agnès jeta un coup d'œil en coulisses, au cas où la patronne serait dans les parages.

Stella prit les devants pour lui éviter tout problème :

— Maryse ! cria-t-elle, Agnès fait sa pause avec moi !

— OK Stella ! répondit la gérante depuis l'arrière-boutique.

Elles s'installèrent sur une petite table de jardin disposée entre deux couronnes géantes hissées sur des chevalets de présentation. L'une proclamait *regrets éternels* et l'autre, *souvenirs pour toujours*.

— J'adore la déco de ce magasin, plaisanta Stella avec cet humour pince-sans-rire qui était sa signature.

Agnès ramena un petit plateau avec deux tasses de café, du sucre et du lait. Et parce qu'elle connaissait bien la gourmandise de Stella, elle y ajouta un paquet de speculoos.

— Merci, ma chérie. C'est dommage que tes bouquets ne soient pas exposés en vitrine.

— Les gens ne viennent pas rechercher l'originalité ici, expliqua-t-elle, c'est même tout le contraire. Ils ont besoin de se rassurer avec des produits standardisés.

— Je déplore néanmoins le manque de publicité qui leur est faite !

— Je suis en train de me renseigner pour ouvrir mon propre site internet.

— Voilà une riche idée ! Qu'est-ce qui te fait encore hésiter ?

— Mon manque d'expérience. J'ai appris l'Ikebana sur le tas.

— Les plus grands musiciens n'ont jamais fait de solfège et c'est à eux qu'on doit les plus belles chansons.

Agnès replaça une mèche couleur châtain foncé derrière son oreille. Les encouragements de Stella lui faisaient chaud au cœur mais elle devait aussi garder la tête froide. Elle n'avait pas encore le niveau. Apprendre l'Ikebana prenait en moyenne dix ans. Et surtout, il s'apprenait sur place. Au Japon.

— Tu connais l'île d'Okinawa, Agnès ? demanda Stella avec une mimique innocente.

Pendant que la vieille dame grignotait un speculos entre les dents synthétiques de son dentier, Agnès se sentit observée de derrière ses yeux mi-clos. À cet

instant, elle aurait juré prendre le café en présence du chat du Cheshire.

— Bien sûr. C'est une île située très au Sud du Japon.

— Il s'y est déroulé une bataille absolument terrible pendant la guerre du Pacifique.

— Je sais. J'ai vu le film.

L'ingénuité de sa réponse inspira à Stella un sourire indescriptible.

— L'homme que j'aimais y est mort. Il appartenait au 24^e corps d'armée américain.

Très émue par cette confession, Agnès posa sa main sur la sienne. Elle disait ces mots à longueur de journée mais cette fois, elle les prononça avec sympathie :

— Je suis sincèrement désolée.

— Il s'appelait Teddy.

— Comme les chiawawas ! explosa-t-elle.

Aussitôt, elle porta la main à sa bouche, honteuse d'avoir manqué de respect à son amour perdu.

— Je suis désolée. Excusez-moi.

— Il a été tué là-bas. Il n'a pas de tombe, ou plutôt si, il en a une, mais elle est si particulière... Bref, les sépultures de mes chiens, ce sont toutes celles que je lui offre.

Agnès la regarda, honteuse d'être émerveillée par une histoire si romantique.

— Vous ne l'avez jamais oublié ? Depuis tout ce temps ?

Elle savait que de telles histoires existaient dans la vraie vie mais elle n'avait jamais été confrontée à l'actrice de l'une d'entre elles.

— Tu as déjà été amoureuse fillette ? fit Stella, un brin amusée, car elle avait déjà deviné la réponse.

— Pas vraiment. Enfin, je crois.

— Tu l'aurais su. Quand j'ai rencontré Teddy à San Francisco, nous avions tous les deux seize ans. Il avait triché sur son âge pour partir combattre. Il était beau comme un dieu. Jamais revu un aussi beau mec... marmonna-t-elle.

Plusieurs décennies plus tard, elle gardait intacte la surprise de s'être prise en pleine poire sa beauté de jeune premier. Agnès n'avait jamais rien vu de plus attendrissant.

— Le genre Robert Redford dans sa prime jeunesse, tu vois le tableau ?

— Waouh. Quand même, fit-elle, au diapason.

— C'est ça. On s'est rencontré par hasard sur le port et ça a fait *bang* ! Il m'a pris la main et on a foncé au premier hôtel disponible. J'ai passé la plus belle nuit d'amour qui soit. Le lendemain matin, avant d'embarquer sur son porte-avion, il m'a promis de revenir m'épouser... Il n'est jamais rentré.

— Je suis désolée.

Stella ne s'éternisa pas sur sa tristesse. Elle avait eue une vie entière pour l'apprivoiser.

— Tu te demandes peut-être pourquoi je te raconte ça ?

— Le cafard ? suggéra Agnès.

Stella balaya cette option du revers de la main. Très peu pour elle !

— Non, on s'en fiche du cafard. J'ai un projet. Avec quatre-vingt ans au compteur, je ne sais pas combien mon temps sur terre va encore durer. Je veux aller me recueillir un moment sur l'île d'Okinawa.

— D'accord.

— J'ai oublié mon anglais, je ne connais pas un mot de japonais et le voyage est fatiguant pour une vieille femme seule. À ce stade, tu devrais comprendre où je veux en venir.

Les yeux écarquillés, la jeune fille la dévisagea.

— Non ! C'est pas vrai !

— Et pourquoi est-ce que ce ne serait pas vrai ? s'indigna Stella.

— Parce que vous ne pouvez pas débouler comme ça un beau matin et m’annoncer de but en blanc que je pars au Japon avec vous !

— D’abord, on part pour Okinawa. Ensuite, je t’ai raconté une histoire très personnelle. Ce n’est pas ce que j’appelle y aller de but en blanc.

— Mais... pourquoi *moi* ?

— Je veux que tu réalises pour Teddy un de tes bouquets inspirés de l'Ikebana. Il mérite le meilleur.

Elle ne s'y attendait pas du tout, ignorant qu'elle inspirait une telle confiance à la vieille dame, et Agnès demeura silencieuse, stupéfaite de l'honneur qui lui était confié. La surprise passée, elle réfléchit qu'il s'accompagnait aussi d'une immense responsabilité. Imaginer un bouquet pour un amour perdu il y a plus de soixante ans de cela. Un amour intemporel mais disparu à jamais. Quoi de plus difficile à transcrire...

Avec sa franchise habituelle, Stella l'arracha à ses pensées :

— Tu ne m'as toujours pas dit oui pour partir avec moi !

Eberluée par sa chance mais décidée, Agnès leva les yeux vers elle.

— Je peux vous prendre dans mes bras ?

— J’hésite. J’ai des rhumatismes.

Elle se leva et Agnès fit donc très attention quand elle la serra contre elle. La vieille dame se laissa faire avec un sourire ému et attendri.

— Merci, Stella. Vous n’imaginez pas à quel point je suis heureuse !

— Tu le seras moins après avoir supporté mon caractère de cochon soixante-douze heures d’affilée.

— Je tiendrai le coup. Et pour mon emploi ici ?

— Je gère Maryse. Tu es très pâle, il te faut immédiatement des congés, elle en conviendra. Toi, tu prends les billets d’avion sur le machin internet et je veux que tu réserves un hôtel en particulier.

— Lequel ?